

Léa LAVAL, Travailler les savoirs. Pour une université autrement populaire (Dialogues entre critiques en acte de l'université et pratiques en recherche de l'éducation populaire), thèse soutenue en Sciences de l'éducation à l'Université Paris 8 Vincennes Saint Denis le vendredi 15 novembre 2019

L'ensemble de l'écrit de thèse de Léa Laval peut être consulté en ligne : <https://fabriquesdesociologie.net/Theses/2019/11/15/lea-laval/>

Extrait du Chapitre IV (p. 246 à 270)

« CULTIVER DES INTERSTICES : quand l'éducation populaire s'infiltré à l'université »

Si l'organisation d'un atelier d'éducation populaire dans le cadre d'un colloque universitaire paraît compliquée, d'autres espaces s'ouvrent à l'expérimentation. Ces espaces travaillent assurément les savoirs dans une démarche d'éducation populaire. Ce qui demande de prendre en compte les rapports de domination lié aux savoirs, de travailler avec et à partir des malaises que cela peut produire. Pour autant, l'éducation populaire n'y est que très rarement invoquée, elle n'est pas revendiquée. Pourquoi poser le terme malgré tout ? Est-il possible de travailler les savoirs dans une démarche d'éducation populaire à l'université sans que celle-ci ne s'invite ?

Je voudrais ici prendre le temps d'analyser deux collectifs dans lesquels j'ai été différemment impliquée tout au long de ma thèse. Il y a d'abord l'espace des Fabriques de sociologie, découvert à travers ses séminaires nationaux, rendez-vous trimestriel à l'université Paris 8, autour de la recherche-intervention. Je voudrais ensuite développer sur l'expérience du collectif-en-devenir, réunion d'une poignée de doctorant·e·s inscrit·e·s au laboratoire Experice qui ne voient pas pourquoi il ne serait pas possible de se jouer de cette institution dans laquelle, qu'ils le veuillent ou non, ils et elles sont pris·es pour au moins trois ans et déjà un peu plus.

« L'interstice représente certainement un des espaces privilégiés où des questions refoulées continuent à se faire entendre, où certaines hypothèses récusées par le modèle dominant affirment leur actualité, où nombre de devenirs minoritaires, entravés, bloqués, prouvent leur vitalité. »¹

L'analyse de ces espaces collectifs me semble d'une part parler de ce que j'appelle ici des interstices. Ce terme, emprunté notamment à Pascal Nicolas-Le Strat, je tenterai de l'éprouver, de le

1 Pascal Nicolas-Le Strat, « Multiplicité interstitielle » in *Expérimentations politiques*, éd. Fulenn, 2007.

mettre au travail au fur et à mesure de l'analyse de ces deux espaces collectifs. C'est-à-dire que, j'assume le choix de ne pas poser de définition préalable, mais de laisser apparaître le sens et les ambivalences de ces interstices tantôt aménagements au sein de l'institution, tantôt brèches ou fissures. D'autre part, parler d'éducation populaire dans des situations où elle n'est pas revendiquée est une tentative de sortie de l'approche nominaliste² majoritairement adoptée quand il s'agit de l'étudier. Prendre le temps de se demander ce qui permet de qualifier les démarches éducatives de ces espaces collectifs comme des démarches d'éducation populaire donne aussi à voir les contours pratiques au-delà de la définition.

Je traiterai des Fabriques de sociologie puis du collectif-en-devenir de manière séparée afin de distinguer des niveaux d'implication très différents. Dans chacun des cas, je tenterai de qualifier et de problématiser ce qui me permet de parler d'une forme de rencontre entre éducation populaire et recherche, quelles sont les conditions pour cultiver ses interstices et la manière dont cette rencontre dérange ou non l'institution universitaire et ses personnages.

Les analyses que je cherche à développer dans cette partie à propos des Fabriques de sociologie et du collectif-en-devenir, sont posées ici comme des propositions. Des propositions situées qui n'engagent que moi, au regard de mes implications. Ces analyses n'auront de valeur qu'au partage et à la discussion avec les autres membres de ces collectifs.

1. Les Fabriques de sociologie

Je découvre les Fabriques de sociologie au début de ma thèse et par l'intermédiaire de mon directeur de thèse, qui m'encourage à assister aux séminaires. Je tente de m'informer sur ces séminaires en question en visitant les différentes pages internet dédiées³. Je m'y perds, tout cela me paraît mystérieux. Je comprends qu'il est question de recherche-action, d'échanges entre chercheur·e·s et praticien·ne·s, d'expérimentations sociales et politiques. La « recherche de plein vent », expression qui fait l'objet d'un article de Pascal Nicolas-Le Strat⁴, m'interpelle : des chercheur·e·s prennent le large ?

2 Francis Lebon & Emmanuel de Lescure (dir.), *L'éducation populaire au tournant du XXI^e siècle*, éd. du Croquant, Paris, 2017. Dans l'introduction les auteurs distinguent une approche « nominaliste » qui prend en compte « les actions, les acteurs et les institutions revendiquant leur appartenance aux mouvements d'éducation populaire », d'une approche « réaliste » qui tente d'appréhender un ensemble de pratiques qui sans se revendiquer de l'éducation populaire « n'en mettent pas moins en œuvre tout ou partie de l'une de ses définitions. » p. 12.

3 <http://www.fabriquesdesociologie.net/> mais aussi <http://www.le-commun.fr/>, <http://www.comme-une-ville.net/> (Consultés le 3.04.2019) Ces sites existent encore aujourd'hui, ils étaient organisés autrement lors de ma découverte des Fabriques de sociologie.

4 Pascal Nicolas-Le Strat, *Une recherche de plein vent*, <http://www.pnls.fabriquesdesociologie.net/une-recherche-de-plein-vent/>, mis en ligne le 16 novembre 2014 (Consulté le 3.04.2019).

Pascal Nicolas-Le Strat qui travaille régulièrement en coopération avec Martine Bodineau, alors doctorante à Experice, va intégrer le laboratoire, en tant que professeur, à la rentrée de septembre 2015. Martine Bodineau avait fait appel à lui pour solliciter le soutien de la Maison des Sciences de l'Homme – Paris Nord (MSH). Militante associative du quartier Basilique de Saint-Denis, elle aiguise son regard de chercheuse dans ce quotidien où se pratiquent, sans crier gare, les questions autour de la recherche-intervention. Le soutien de la MSH obtenu à la fin de l'année 2011, ils travaillent à rassembler différents groupes de recherche locaux, notamment de Montpellier, de Rennes et de Saint-Denis autour d'un séminaire qu'ils appelleront « Les Fabriques de sociologie » en référence à la dernière publication de Pascal Nicolas-Le Strat⁵.

À raison d'un rendez-vous par trimestre, ces différents collectifs se retrouvent d'abord à Rennes, puis au théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis et dans différentes salles associatives de la ville. Finalement, ils s'installent en salle C022 de l'université Paris 8 – Vincennes - Saint-Denis⁶. Je les rejoins le 31 janvier 2015 et ne m'investis personnellement que dans cet espace dit « national » des Fabriques.

« (...) des *Fabriques de sociologie*, un espace intellectuel et politique associant chercheurs, professionnels, activistes et militants, et favorisant des interactions égalitaires et créatives entre les savoirs citoyens et les savoirs professionnels, entre les savoirs expérientiels et les savoirs formalisés, entre les savoirs pratiques et les savoirs scientifiques. »⁷

Le matin une ou deux interventions plutôt longues et une session de questions/réponses avec les intervenant·e·s, en général des universitaires. L'après-midi des ateliers animés par des participant·e·s, puis de nouveau une intervention, souvent de la part d'un·e non-universitaire : travailleurs/ses sociaux, artistes, militant·e·s, animateurs/trices. Je suis rapidement fascinée par l'écoute attentive des un·e·s et des autres, l'aspect flottant de certains moments, le grand respect des silences, la diversité des participant·e·s, tout en étant relativement déçue par les dispositifs de réflexion collective qui m'apparaissent assez classiques. À la fin de l'année scolaire, à la suite de l'université d'été des doctorant·e·s Experice, Pascal Nicolas-Le Strat me proposera de me joindre à Sylvain Picard pour animer ces séminaires nationaux, afin de libérer du temps à Martine Bodineau qui termine sa thèse et lui-même qui s'installe à Saint-Denis et découvre l'université Paris 8.

« Mon hypothèse pour l'année qui vient serait de concevoir et construire les Fabriques de sociologie sur un mode plus collégial. La première séquence des Fabriques, co-animée par

5 Pascal Nicolas-Le Strat, *Fabrique de sociologie, Chroniques d'une activité*, éd. Fulenn, 2011.

6 Pour en savoir plus sur la genèse des Fabriques : Martine Bodineau, *Chroniques des Fabriques – septembre 2011/janvier 2013*, en ligne : <http://www.lfef.fabriquesdesociologie.net/author/martineb/> (Consulté le 3.04.2019)

7 4^e de couverture *Les cahiers du commun#2*, Pascal Nicolas-Le Strat, « De la fabrication institutionnelle des impuissances-à-agir au développement d'un *empowerment* », Janvier 2015. www.cultivateurdeprecedents.org (Consulté le 3.04.2019)

Martine et moi-même, devrait se conclure pour ouvrir une nouvelle séquence autour réellement de la constitution d'un « commun ».

Le séminaire de 3-4 jours du printemps prochain devrait réaliser ce basculement, et les deux séances (novembre et février) en poser les premiers jalons.

Ma proposition que vous conceviez l'ensemble de la journée du 14 novembre s'inscrit dans cette hypothèse, qui est aussi une hypothèse générationnelle. Il ne fait aucun doute pour moi que les Fabriques doivent se penser à partir de votre sensibilité générationnelle (langage, centre d'intérêt, rapport à la vie, préoccupation intellectuelle, démarche de recherche...). »⁸

Surprise mais tentée, j'accepterai cette proposition-hypothèse que, déformation « éducation populaire » oblige, je traduirai instantanément par une proposition de « prendre l'animation » de cette journée. Or, d'une part, en novembre 2014, n'ayant suivi que deux séminaires et ne prenant la parole que très sporadiquement, je suis bien consciente d'apparaître comme une inconnue aux yeux des participant·e·s. D'autre part, les modalités d'animation auxquelles semblent habituer les participant·e·s semblent reposer sur des implicites que je n'ai pas encore eu le temps de saisir. Enfin, les attaques djihadistes⁹ survenues dans la nuit précédant la journée du séminaire, donnent une tournure particulière à la journée.

Je me sens comme en équilibre entre ce que j'ai appris à faire dans les domaines de l'animation et de la formation pour adultes, c'est-à-dire poser un dispositif de réflexion collective et travailler à tenir ce dispositif tout en restant à l'écoute de l'avancée du groupe, et ce rythme quasi-auto-régulé que je découvre aux Fabriques. Je l'analyse d'abord comme une habitude de travail dans laquelle se reconnaît le collectif dont je ne fais pas encore partie, mais aussi comme une écoute singulière des sensibilités du groupe. L'expérience a quelque chose de déphasant mais je me prends au jeu. Je suis d'un séminaire sur l'autre, parfois très impliquée dans l'organisation et la journée, parfois plus distanciée, parfois me laissant porter. Cette organisation flottante fera l'objet d'une première partie, dans la mesure où elle me semble caractéristique de cet espace-interstice inscrit à l'université sans avoir l'air d'en être.

Au-delà de cette organisation collective étonnante, la fascination est alimentée par de régulières rencontres improbables entre des langages et des manières de faire parfois étrangères les unes des autres. Des artistes, des travailleurs/ses sociaux et des chercheur·e·s (sans compter les doubles casquettes et les *borderline*) se croisent et s'essaient à réfléchir ensemble en expérimentant les lâcher-prises et les résistances des un·e·s au contact des manières de faire des autres. Ces expérimentations se jouent au niveau des individus mais aussi de la production de dispositifs

8 Extrait du mail de Pascal Nicolas-Le Strat adressée à Sylvain Picard et moi le 7 juillet 2015 – cf. p. 25 du Carnet de thèse – Annexe.

9 La nuit du 13 novembre 2014 ont lieu des attaques du Bataclan, des fusillades dans le 11^e arrondissement de Paris et une explosion au Stade-de-France.

hybrides, voire indisciplinés¹⁰. Il me semble qu'il y a là des tâtonnements créatifs autour de la production de savoirs qui cherchent, si ce n'est à déranger, au moins à se décaler des manières institutionnelles, c'est ce que j'essaierai de développer dans une seconde partie.

Enfin, dans une troisième partie, je voudrai interroger la dimension dérangeante et politique de cet interstice, le rapport du collectif à la question de la transformation institutionnelle et sociale. La question est posée au sein du collectif mais pour l'instant peu mise au travail. La notion d'interstice, que j'ai choisie de poser en titre de cette partie, me semble l'appeler directement. Il s'agira de se pencher rigoureusement sur cette notion appliquée à l'espace des Fabriques et d'en étudier la portée politique. Que peut un interstice ? Et notamment au regard du niveau micropolitique dans lequel semble se situer les Fabriques. Comment poser les questions matérielles qui se posent à l'université et à chacun·e d'entre nous ? Que signifie le fait d'*œuvrer* depuis l'université ?

10 Myriam Suchet, *Indiscipline ! Tentatives d'université à l'usage des littégraphistes, artistotechniciens et autres philopraticiens*, éd. Nota Bene, Montmagny (Québec), 2016.

a. Une collégialité flottante, un collectif distendu

Je veux d'abord tenter d'analyser les Fabriques à l'aune de leur fonctionnement, à la manière dont le groupe fait groupe. Il s'agit d'essayer d'instruire « l'écologie des pratiques collectives » pour le dire avec les mots de David Vercauteren¹¹ et s'inscrire dans la pensée de Félix Guattari¹², référence importante pour Pascal Nicolas-Le Strat qui en imprègne les Fabriques. C'est l'écologie du groupe que je qualifie de « collégialité flottante » d'une part, parce que quelque chose de flou s'obstine et persiste autour de l'organisation collective des Fabriques. Je la qualifie d'autre part de « collectif distendu » afin d'évoquer la manière dont les participant·e·s ont l'air de « faire les Fabriques » sans jamais « en faire partie ».

Cette volonté de construire les Fabriques sur « un mode plus collégial » comme le dit Pascal Nicolas-Le Strat dans son mail, est une remarque qui reviendra régulièrement au fil des séminaires et des mails. Une volonté pour moi relativement déconcertante tant que je ne pourrais situer les endroits où se construit cette collégialité.

Un noyau d'universitaires, un imaginaire, des électrons libres

Les Fabriques semblent d'abord organisées autour de la figure de Pascal Nicolas-Le Strat. Lors des premières séances, il se charge des propos introductifs, et s'il mentionne soigneusement ses complices dans le travail de préparation, il reste la référence centrale pour un grand nombre de participant·e·s. Il semble travailler ainsi, en complicité, avec un certain nombre de personne. Les relations s'entretiennent à travers une correspondance assidue (par mails) et ces rencontres régulières lors des séminaires. Les Fabriques fonctionnent alors comme une plateforme d'interpellations mutuelles entre Pascal Nicolas-Le Strat et ses complices, les un·e·s l'invitant à intervenir ici ou là, lui les invitant à partager leurs initiatives lors des séminaires nationaux.

Une hypothèse qui semble vérifiée après le séminaire du 3 février 2018, que nous avons choisi de consacrer à nos histoires des Fabriques et à l'exploration du paysage en reconfiguration¹³. Ce jour-là, quasiment l'ensemble des participant·e·s évoque Pascal Nicolas-Le Strat comme personnage clé de leur rencontre et de leur investissement dans les Fabriques. Pourtant, plus à l'ombre, ce sont des initiatives militantes qui semblent être à l'origine des Fabriques de sociologie, initiatives dans lesquelles est impliquée Martine Bodineau. Loin de moi la prétention de re-faire lumière sur les

11 David Vercauteren, en collaboration avec Thierry Müller & Oliver Crabbé, *Micropolitiques des groupes, pour une écologie des pratiques collectives*, éd. Amsterdam, Paris, 2018 (1^e éd. 2007).

12 Félix Guattari, *Les trois écologies*, Galilée, Paris, 1989.

13 Le programme plus détaillé : <http://www.fabriquesdesociologie.net/category/seminaire-national/> (Consulté le 3.04.2019)

« origines » des Fabriques mais il me semble important de rappeler les différents imaginaires qui ont porté ce projet. Parmi ceux-là, l'image des « botteghe » dont Martine Bodineau a découvert l'existence à travers les écrits de Judith Revel et Toni Negri.

« Nous voulons à nouveau des botteghe : des lieux ouverts où tous pourraient entrer, où les gestes artistiques seraient visibles de tous, où l'élaboration serait à nouveau collective, où il s'agirait à la fois d'apprentissage, de partage, d'invention et production, de circulation et d'échange. »¹⁴

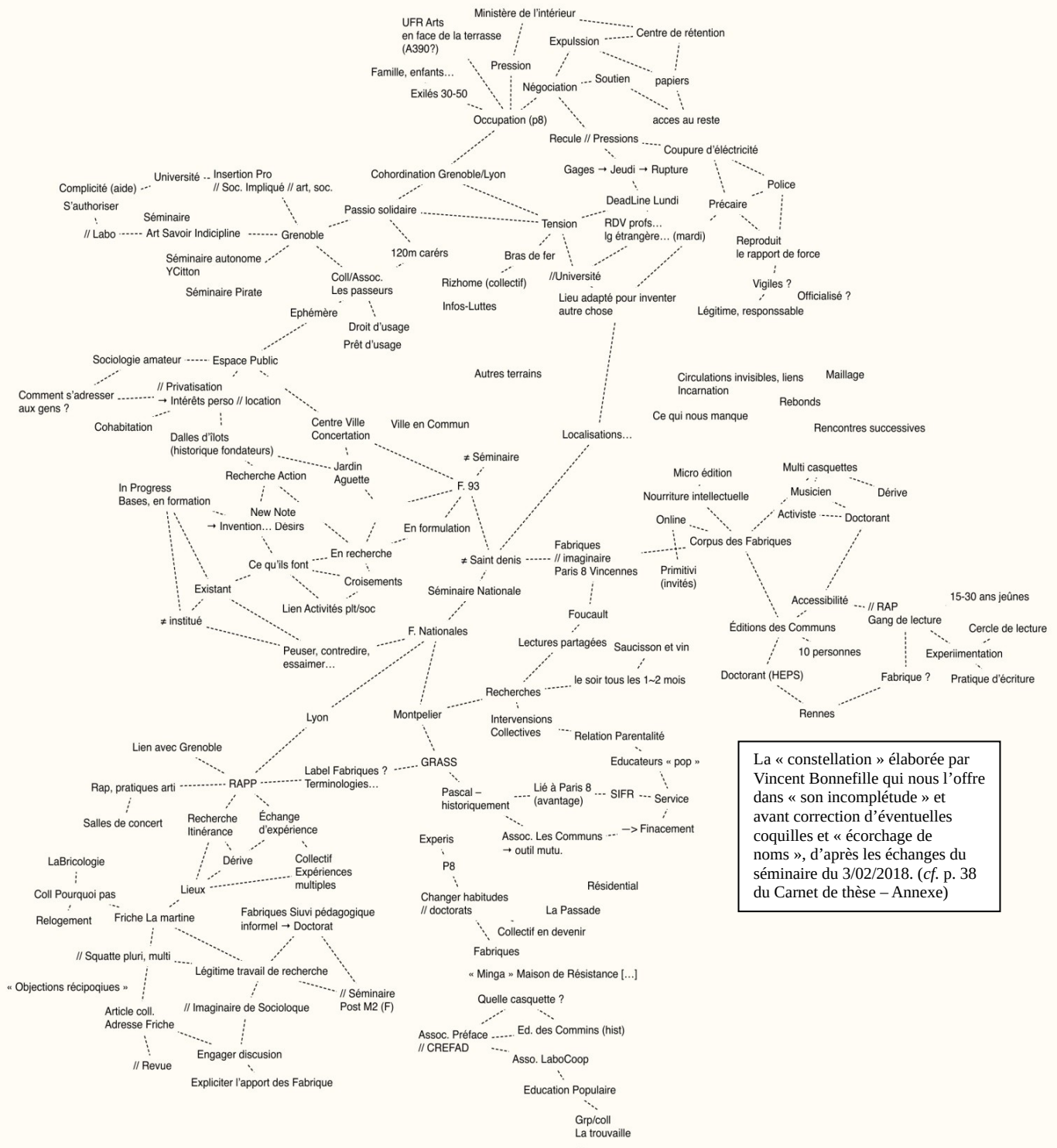
La figure de Pascal Nicolas-Le Strat, si elle reste centrale, apparaît moins prépondérante au fur et à mesure des séminaires auxquels j'assiste. La vingtaine de personnes présentes au séminaire du 3 février est essentiellement constituée par les plus impliqué·e·s parmi les « habitué·e·s » des séminaires nationaux. Ce groupe réduit des Fabriques est aux trois-quarts composé de doctorant·e·s ou de docteur·e·s, dont la majorité sont sous la direction de Pascal Nicolas-Le Strat. Le quart restant est composé d'universitaires extérieur·e·s à Paris 8, de militant·e·s et professionnel·le·s associatifs, d'étudiant·e·s (institutionnellement inscrit·e·s ou vagabond·e·s). Ce qu'il appelle « son hypothèse générationnelle » se met en place progressivement à travers ce collectif de doctorant·e·s qui prend en charge petit à petit l'organisation des séminaires d'une fois sur l'autre, et semblent en capacité de s'interpeller au-delà de la figure *pascalienne*. C'est au sein de ce noyau qu'il me semble le plus évident de parler d'une forme de collégialité, installée mais pas pour autant explicite.

Il a été soulevé, ces derniers temps, dans les mails et les derniers séminaires, la question de savoir s'il n'était pas regrettable que le noyau de personnes plus impliquées se resserrent autour du groupe de doctorant·e·s de Pascal Nicolas-Le Strat. Si ce recentrage sur les doctorant·e·s s'explique de multiples façons : la place de la recherche est plus centrale dans la vie du thésard·e·s que pour n'importe qui d'autre, rapidement esseulé·e·s, voire contraint·e·s ou empêché·e·s par leurs institutions, ils et elles trouvent dans les Fabriques des espaces de rencontres entre pairs où l'institution se fait plus décontractée. Le séminaire doctoral de Pascal Nicolas-Le Strat étant placé la veille des séminaires nationaux des Fabriques (pour des soucis d'optimisation des transports pour celles et ceux qui viennent de loin), il se peut que ces seconds séminaires soient considérés comme le prolongement des premiers. Ce recentrage nuit potentiellement à la diversité des participant·e·s et aux potentielles de rencontres que le séminaire ouvrait. On peut se demander alors en quoi il diffère des séminaires universitaires organisés par les professeur·e·s pour réunir leurs thésard·e·s, si ce n'est que l'académisme y est moindre et les relations particulièrement amicales. La question s'est posée sans qu'elle soit complètement résolue. Le travail effectué le 3 février dernier, afin de

14 Terme italien désignant à la fois des ateliers, des boutiques et des écoles artistiques. Toni Negri & Judith Revel, *La bottega*, 2010-2011, Parole donnée par le Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis : <https://www.theatregerardphilipe.com/tgp-cdn/parole-donnee/la-bottega.html> (Consulté le 3.04.2019) ; cité par Martine Bodineau dans ses *Chroniques des Fabriques*, *op. cit.*

visibiliser le « paysage des Fabriques », permettra peut-être de mettre en partage les espaces périphériques dans lesquels nous sommes impliqué·e·s et de ré-encourager la participation de chercheur·e·s non-habilité·e·s.

Cette collégialité, je la qualifie de flottante pour plusieurs raisons. Il y a tout d'abord, ce paysage cartographié par Vincent Bonnefille, qui, selon moi, illustre tout à fait bien la difficulté qu'il peut y avoir à cerner les bords, les contours des Fabriques de sociologie.



La « constellation » élaborée par Vincent Bonnefille qui nous l'offre dans « son incomplétude » et avant correction d'éventuelles coquilles et « écorchage de noms », d'après les échanges du séminaire du 3/02/2018. (cf. p. 38 du Carnet de thèse – Annexe)

Par ailleurs, il y a cette étrange manière dont cette collégialité se fait et de se défait. D'une fois sur l'autre, deux trois personnes, plus actives que les autres dans les échanges de mails, prennent en charge le séminaire. Martine Bodineau et Pascal Nicolas-Le Strat en copie des échanges mails, proposent parfois un nom, une association, un·e collègue, un·e militant·e, une rencontre récente, un passage fortuit. Elles saisissent l'occasion de la prise de poste de celui-ci, de la parution du dernier ouvrage d'une telle, l'ouverture d'un jardin partagé ou les réunions de concertation des habitant·e·s d'un quartier de Saint-Denis, et souvent cela entre dans le sujet qu'il était question d'aborder. Voilà, pour ce qui est plutôt institué.

Peut-on parler d'organisation ?

Le sujet est décidé sur un bout de table ou sac sur le dos avant de filer prendre le train en fin du dernier séminaire ou par l'échange de quelques mails de nouvelles locales, de réflexions spontanées qui soudainement font échos pour les autres. S'il me semble difficile de vraiment qualifier ces choix thématiques de « situation limite » tel que les situations, qui selon Paulo Freire, déclenchent une forme de rapport de nécessité à la mise en recherche et à la résolution de cette situation. Il paraît toutefois intéressant de remarquer la manière dont le sujet choisi s'inscrit dans les quotidiens de recherche des un·e·s et des autres. Les échanges par mail entre les deux sessions viennent « problémer », comme nous dirions dans l'Entraînement Mental, ou problématiser pour parler comme à l'université, une situation à instruire collectivement au séminaire suivant. C'est selon Alexia Morvan, un des invariants de l'éducation populaire¹⁵. La recherche qui s'engage aux Fabriques n'est pas celle de résultats falsifiables venus cadrer un objet mis en boîte par des méthodes reproductibles. C'est une recherche qui s'engage précisément parce qu'elle est éprouvée par une ou des situations. Ainsi nous inviterons Patrick Cingolani à développer sur les questions de précarité à la suite d'une discussion sur nos conditions de travail et le manque de poste à l'université. Nous traiterons de traduction à la suite d'une rencontre organisée par un·e autre participant·e où la question des registres de langage entre professionnel·le·s du travail social et les personnes concernées s'était posée.

La correspondance par mail est d'une importance cruciale dans l'organisation des Fabriques et, plus généralement, dans les relations de Pascal Nicolas-Le Strat. Dans la boucle des mails qui circulent entre deux séminaires, un nombre assez variable d'adresse mail. Il est souvent difficile de se souvenir qui s'y trouve et pourquoi. Utilisation de la boucle précédente ? Décision arbitraire de la personne à l'origine du premier mail ? Déclaration d'intérêt à un moment dont personne ne se

15 J'évoque plus en détail les invariants de l'éducation populaire selon Alexia Morvan Partie 1 – Chap. 2, point 3 : « l'éducation populaire comme *praxis* ».

souvent bien ? Affinités renforcées entre celles et ceux qui ont plus souvent eu l'occasion de se croiser ?

Cette dernière hypothèse appelle à être à peine un peu plus développée. Les affinités semblent jouer un rôle particulièrement important dans la constitution de cette collégialité. Parmi les motivations premières des participant·e·s à revenir d'une fois sur l'autre, celle de se retrouver. Je vois là d'une part, le résultat du premier invariant posé par Alexia Morvan, celui de l'art de la rencontre, d'autre part, une attention particulière du groupe à prendre en compte les logiques micropolitiques telles que décrites par David Vercauteren.

« Les deux axes de la micropolitique que nous venons d'esquisser sont liés, même si leurs tâches spécifiques sont distinctes. L'un s'intéresse davantage à l'état d'un corps imbibé par des logiques capitalistes et à la manière dont nous concevons nos modes de guérison et de protection collective, quand l'autre nous demande quelles sont les composantes de passage, de transformation que nous sommes capables d'activer. »¹⁶

Parmi ce qui « imbibe » nos corps, mais aussi parmi ces « composantes de passage », le désir et les affects jouent un rôle important qu'une certaine vigilance permet de prendre en compte. Cette attention ne me paraît possible qu'à partir des affinités que j'entends comme une ouverture à la rencontre et donc prises en compte des sensibilités de chacun·e. Bien différente d'une psychologisation individualisante, construire en affinité demande et permet de se reconnaître les un·e·s et les autres comme des corps et des cerveaux singulièrement affectés par le monde qui l'entoure.

Que ce soit le choix des sujets, la communication par mail, sans réelle prise de décision collective, la motivation affinitaire, ces modalités donnent peu l'impression d'une « organisation », de quelque chose d'anticipé et de préparé, d'un cadre clairement posé. Cette impression d'in-organisation, qui n'est pas celle d'une désorganisation, transparait aussi dans les dispositifs de réflexions collectives qui se mettent en place au fil de la journée sans qu'il soit évident de dire qui les met en place, les tiennent, les détournent. Martine Bodineau évoque à plusieurs reprises les tâtonnements rencontrés sur les questions de « dispositif » lors des premières rencontres. « J'interroge Pascal sur le sens qu'il accorde à l'expression « dispositif », qui évoque pour moi : « des formes plus cadrées, que celles que tu pratiques, du moins selon l'idée que je m'en suis faite. (...) »¹⁷ Pascal Nicolas-Le Strat, dont elle reporte la réponse dans ses chroniques, explique sa manière, qui me semble-t-il a particulièrement infusé aux Fabriques. Il y a évidemment énormément de préparation afin que la « situation soit bien en place », d'une part les aspects matériels (salles, horaires, etc.), d'autre part la formulation des enjeux et l'anticipation des questions qui seront abordées. Je suppose que par des

16 David Vercauteren, *Micropolitiques des groupes*, op. cit., p. 112.

17 Martine Bodineau, *Chroniques des Fabriques*, op. cit., p. 16-17.

lectures, des révisions de ses travaux de recherche, des passages en revue de différentes expériences, Pascal Nicolas-Le Strat se prépare à aborder tel ou tel sujet lors des séminaires. Il souligne par contre sa forte volonté de « responsabiliser le groupe » sur les questions de « dynamique de l'échange et de l'élaboration collective »¹⁸. Selon moi, cette manière vient expliquer ces flottements réguliers que nous sommes plusieurs à avoir fait remarquer. Les participant·e·s, se trouvant fortement encouragé·e·s à prendre des initiatives sans avoir forcément la préparation, l'expérience nécessaire à ces prises d'initiative, hésitent, tâtonnent, laissent flotter.

Au premier abord, ma culture du dispositif pédagogique et de l'organisation collective provenant de mes expériences en milieu associatif semble venir en contradiction avec ce qui se passe aux Fabriques. Convaincue de la nécessité d'explicitier les dispositifs mis en place, de prendre le temps de poser des règles collectives de prise de parole, de désigner des responsables du temps, éventuellement du compte rendu, *etc.* je suis d'abord agacée par l'idée que seule la spontanéité prévaut. Tout le monde peut prendre la parole à tout moment, tout le monde peut s'investir dans tout et tout est possible. Voilà qui paraît trop déclaratif à mon goût. C'est nier les rapports de pouvoir évidents entre un professeur et ses étudiant·e·s, entre la personne investie du rôle de conférencier et celles et ceux qui l'écoutent, entre les hommes et les femmes, entre celles qui sont convaincues de l'intérêt de ce qu'elles ont à partager (que ce soit vrai ou non) et celles qui sont persuadées du contraire. Il y a néanmoins quelque chose de l'ordre d'une attention collective qui tient à ce que la parole circule, encourageant les unes sans forcer les autres, qui tient à ce que la prise d'initiative reste à tout moment possible. Ce fonctionnement spontanéiste est bien de l'ordre d'un type de *dispositif* dans lequel Pascal Nicolas-Le Strat s'amuse à distinguer les *dispositions* que prennent notamment les animateurs pour faire circuler la parole et les *disponibilités* de chacun·e pour accueillir l'évènement. Il précise que certaines *dispositions* « facilitent, désinhibent, ouvrent... et d'autres (...) intimident, ferment, découragent... »¹⁹

Il me semble que les praticien·ne·s d'éducation populaire porteraient plus d'attention au dispositif, ne se sentant que rarement spécialiste d'un sujet, ils et elles préfèrent organiser le cadre de la réflexion. Les chercheur·e·s des Fabriques de sociologie (qu'ils et elles soient institutionnellement chercheur·e·s, ou non) font une grande confiance aux réflexions mises en commun grâce à des *dispositions* accueillantes pour déterminer le cadre. Cette noble confiance en la réflexion collective ne semble pas toujours suffire à l'appropriation collective du dispositif. Pascal Nicolas-Le Strat partage dans son journal la « relative passivité des ami-e-s par rapport aux dispositifs, aux formats, au déroulement de la journée [des Fabriques]. Ils ne prennent pas l'initiative et je m'épuise un

18 Propos rapportés par Martine Bodineau, *ibidem*.

19 Propos rapportés par Martine Bodineau, *Chroniques des Fabriques*, *op. cit.*, p. 21.

peu. »²⁰ Son ami et chercheur François Deck lui répondra que « Les rites sociaux sont si ancrés dans des habitus qu'il est rarement envisagé que l'on puisse faire autrement. »²¹ C'est là, me semble-t-il qu'une plus grande attention au dispositif, au cadre de l'élaboration collective, inspirée des dispositifs d'éducation populaire, peut permettre de déranger certaines habitudes et habitus, et encourager, rassurer les prises d'initiative et la ré-appropriation du cadre par les participant·e·s.

20 Nicolas-Le Strat Pascal, *Une sociologie éprouvée, Chroniques de l'activité d'un enseignant-chercheur, mars2015/février2016*, La petite imprimerie, Cesson-Sévigné, 2016, p. 77.

21 Propos rapportés par Pascal Nicolas-Le Strat, *ibidem*.

Illustrations

Deux séminaires autour des collectifs autonomes et de la fabrication de la ville en commun²², un peu dissociés des Fabriques mais mobilisant les mêmes acteurs/trices, me semblent refléter de manière assez parlante cette collégialité et ses ré-agencements conjoncturels. Les séminaires associent deux dispositifs respectivement appelés : « Faire la ville : le rôle des collectifs autonomes dans l'invention d'un nouvel en-commun » et « Fabriquer la ville en-commun : des collectifs d'artistes et/ou d'architectes en recherche de nouvelles écritures urbaines ». Ces deux dispositifs ayant reçu le soutien de la Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord²³ et du Campus Condorcet²⁴ portaient des enjeux institutionnels. Il s'agissait de s'en saisir pour travailler les sujets qui nous concernent du point de vue de la recherche évidemment, mais aussi de nos situations et de nos pratiques puisque l'ensemble est considéré comme indissociable par la majorité des chercheur·e·s engagé·e·s aux Fabriques.

Ces séminaires, comme la plupart des séminaires nationaux des Fabriques de sociologie, semblent s'organiser en dépit de toutes formes d'organisation. Un certain nombre de personnes y consacrent du temps et de l'énergie mais peu de choses sont rendues visibles. Il y a presque quelque chose de l'anti-programmation dans ce qui se met en place et qui donne cet aspect flottant. Comme dans l'éducation populaire, l'attention est focalisée sur le processus et les tâtonnements, sans pour autant qu'ils ne laissent de traces. La confiance dans la capacité des personnes en présence ouvre la possibilité d'agencements inattendus et donc d'apprentissages et de production de savoirs imprévisibles.

Les deux journées seront l'occasion de mettre en lien différents collectifs universitaires, militants et associatifs œuvrant à des projets similaires depuis différents endroits²⁵. Non seulement, elles seront l'occasion de rencontres hybrides qui nourriront l'espace des Fabriques de sociologie, mais aussi d'ouvrir des espaces où il est possible de chercher en dehors de l'université (de son académisme tout du moins) et à s'autoriser à chercher, voire à se sentir soi-même chercheur·e·s même si *a priori* non-habilité·e·s. Parmi, ces savoirs imprévisibles, produits de ces situations, des savoirs sur l'institution universitaire et son rapport à l'espace. Le séminaire sera l'occasion d'aménager une salle pour les doctorant·e·s du laboratoire tout en faisant le bilan de l'expérience du collectif de la

22 Le premier ayant eu lieu le 26 novembre 2016 et le second le 22 et 23 septembre 2017 : <http://www.fabriquesdesociologie.net/ville-en-commun/> (Consulté le 3.04.2019)

23 Dossier du projet disponible en ligne : http://www.fabriquesdesociologie.net/wp-content/uploads/2016/08/Collectifs-autonomes_MSH-Paris-Nord_2016-17.pdf (Consulté le 3.04.2019)

24 Idem : http://www.fabriquesdesociologie.net/wp-content/uploads/2016/08/Fabriquer-la-ville-en-commun_Campus-Condorcet_2016-2017.pdf (Consulté le 3.04.2019)

25 Entre autres : Collectif-en-devenir, la Kabane, Ya+K, Je kiffe Saint-Denis, Jardin Haguette ...

Kabane. Ces derniers du collectif Kabane avait construit une cabane dans l'enceinte de l'université et se demandait quelle « tempête » avait bien pu la faire tomber. Le collectif-en-devenir cherchait un endroit où se réunir en-dehors des heures d'ouverture du secrétariat des sciences de l'éducation. C'est, d'une part en faisant : en récupérant des palettes pour construire des rangements dans une salle aussi grande qu'une chambre étudiante ou une cellule de prison que le groupe instruit la situation. Le collectif-en-devenir produira un fanzine sur la question²⁶. Le collectif de la Kabane fait le récit de son aventure sur son site internet²⁷.

Ces deux journées de séminaires me semblent bien illustrer cette collégialité flottante dans la mesure où sont associé·e·s à la préparation quelques personnes du groupe réduit des Fabriques, selon les volontés et leurs intérêts de recherche. Ponctuellement, des « moins » habitué·e·s mais toujours bienvenu·e·s s'agrègent aux groupes, interviennent dans le fil des discussions par mail, prennent part à l'organisation, alors que d'autres, très présent·e·s en général, s'effacent, se laissent porter.

Engagement/implication

Développer sur ce que j'appelle un « collectif distendu » m'amène à travailler à partir de ce couple de mot engagement/implication. En Entraînement Mental, un couple de mot est constitué de deux termes très proches en terme de sémantique mais dont la distinction permet souvent de décaler un peu les questions et d'approfondir la réflexion. Il s'agit moins de figer les termes dans des définitions rigoureuses que de les confronter distinctement à la situation afin d'en tirer différentes analyses.

Les fabricant·e·s en sont sans en être : un peu à ce moment-là, beaucoup moins à celui-ci, totalement le mois suivant. Ce qui peut paraître une évidence chacun selon son rythme, ses désirs et ses ennuis, pourrait être interprété par de l'opportunisme ailleurs. Quand bien même cela en serait, il semble ici être valorisé. Une tactique parmi d'autres pour se frayer un chemin dans l'institution universitaire, faire exister d'autres choses sans trop entrer dans le jeu de l'université.

Il n'est pas rare, à l'université, de vivre sa profession d'intellectuel·le·s comme un engagement, quasi un acte militant. Or, en regardant les choses sous cet angle, l'idée de pouvoir s'engager selon son rythme et ses désirs semble relativement récente. Irène Pereira parle d'un « rapport esthétique individualiste » à l'engagement, un engagement où, quoiqu'il arrive, l'individualité prime sur le

26 Collectif-en-devenir, Fanzine#2 – LaPALISSADE « L'auto-organisation », Saint-Denis, janvier 2017 – cf. p. 28 du Carnet de thèse – Annexe.

27 <http://kabane.org/informations/> (Consulté le 3.04.2019)

collectif. Elle l'explique comme une critique historiquement située du militantisme total que représente l'engagement au parti communiste.

« Le christianisme, mais aussi le militantisme total, se retrouvent dans une critique du soi vu, dans le cas du bolchevisme, comme l'incarnation de l'égoïsme bourgeois. Dans le militantisme total, la réalisation individuelle ne peut advenir que comme une conséquence de la transformation de la société. »²⁸

Lors de stage-formation d'éducation populaire, j'ai souvent entendu les formatrices présenter l'engagement militant à partir d'un continuum tracé entre la militante « colibri²⁹ » (celle qui fait juste sa part) et la militante « pèlerin » (celle qui sacrifie sa personne à la cause). Je vois là une traduction du continuum posé par Irène Pereira entre esthète individualiste et militant total. La forme distendue du collectif des Fabriques de sociologie donne forcément la primauté à l'expression des individualités. C'est d'ailleurs peut-être, ce qui fait, qu'au sein du collectif, le terme d'implication est bien plus employé que celui d'engagement dont la connotation à la militance totale est encore forte. Pascal Nicolas-Le Strat, lors du séminaire en résidence³⁰, préfère parler des Fabriques de sociologie comme un écosystème à entretenir avec soin, toujours en référence à l'écophilosophie de Félix Guattari, plutôt que d'un collectif. Selon lui, un collectif pense ses frontières et produit des attentes, auxquels la plupart du temps, nous ne savons pas répondre. Alors que l'écosystème demande de l'imagination pour prendre soin de ses transformations perpétuelles.

« Le point de vue micropolitique nous rappelle donc cette évidence : on n'investit pas un projet par pur dévouement, par la seule raison de la conscience. On amène aussi dans un projet son histoire, sa culture, sa langue, ses rapports aux pouvoirs et aux savoirs, ses fantômes et ses désirs. Ceux-ci ne sont pas à proprement parler individuels, privés mais s'inscrivent dans une multitude de rapports géographiques, sociaux, économiques, familiaux... qui imprègnent plus ou moins fortement nos corps. »³¹

La question des ressources matérielles et des conditions logistiques me semble soulever les limites de ce système de collégialité flottante par un collectif distendu. Comment mutualiser, ne serait-ce que la connaissance du paysage institutionnel à travers lequel il est nécessaire de passer pour demander une salle, un remboursement, une prise en charge de billets de train, de repas, *etc.* ? L'apprentissage me semble se faire individuellement, par à coup, lorsque le problème se présente, ce qui pragmatiquement fonctionne plutôt bien. Il me semble néanmoins que visibiliser les rouages

28 Pereira Irène, « Individualité et rapports à l'engagement militant », dans la revue *¿ Interrogations ?*, N°5. L'individualité, objet problématique des sciences humaines et sociales, décembre 2007 [en ligne : <http://www.revue-interrogations.org/Individualite-et-rapports-a-l> (Consulté le 9 mars 2018)]

29 Terme faisant référence au mouvement des colibris, mouvement écologique organisé autour de la figure de Pierre Rahbi, dont le récit d'engagement s'appuie sur la fable du colibri : petit oiseau qui en prenant une goutte d'eau dans son bec pour éteindre le feu déclare au lion qui le regarde sceptique, qu'il fait sa part.

30 Mai 2016 à Montigny Lencoup – traces à explorer p. 25 du Carnet de thèse – Annexe.

31 David Vercauteren, *Micropolitiques des groupes*, *op. cit.*, p. 113.

matériels de l'organisation des séminaires permettrait d'ouvrir les possibles que nous ne sommes pas en capacité d'imaginer faute de savoir comment s'y prendre.

La collégialité flottante du collectif distendu des Fabriques de sociologie me semble constituer à la fois, une force protectrice pour cet interstice logé dans un creux de l'institution universitaire, lui conférant un aspect insaisissable, et, à la fois, une limite dans l'idée d'une appropriation critique et collective des moyens de production, invariant d'une démarche d'éducation populaire. Elle oblige néanmoins à une expérimentation perpétuellement renouvelée des formes d'autogestion. Lors du séminaire de février 2018, l'un·e de nous parlera de la « puissance du flou » afin de qualifier cette manière dont les Fabriques fonctionne malgré ses propres dysfonctionnements, tout en produisant d'intenses moments de recherche.

« Parce que la *puissance du flou* nous tient bien. Le flou d'être *acteur ou consommateur*, le flou d'être ou ne pas être aux Fabriques. « *Ce n'était pas les fabriques le séminaire de septembre ?* ». Il y a eu aussi les « *pré-fabriques* », en 2007. L'*implication* apparaît comme *une évidence...*

Il y a l'*euphorie*, le *plaisir*, l'*enthousiasme*. »³²

b. Comment ça fabrique aux Fabriques ?

La question de savoir qu'est-ce qui se fabrique aux Fabriques s'est posées à plusieurs reprises lors des séminaires. Elle est, me semble-t-il, significative de l'inquiétude partagée entre chercheur·e·s de se demander à quoi servent ces savoirs que nous produisons et plus largement les recherches que nous menons. Productions immatérielles par excellence, il est difficile d'en envisager l'impact sur le monde qui nous entoure, tout en continuant d'être collectivement convaincu qu'il y en a un (de s'auto-convaincre ?). Je ne suis pas en mesure de produire une analyse sérieuse des éventuels impacts des Fabriques de sociologie. Je trouve alors plus intéressant de se pencher sur le processus de production, en faisant l'hypothèse que celui-ci est, dans une démarche de recherche, aussi susceptible de transformer le monde qui l'entoure que les savoirs qui en résultent. C'est aussi l'hypothèse qui sous-tend l'idée de travailler les savoirs dans une démarche d'éducation populaire : la production de savoirs critiques ne peut être indépendante d'une réflexion sur les conditions de production de ses savoirs au regard de ce qu'ils critiquent.

32 Extrait de ma prise de notes retravaillées du 3/02/2018 – en italique les mots des participant·e·s, cf. p. 38 du Carnet de thèse – Annexe.

Temps informels institués

Au fur et à mesure, la curiosité et l'art de la rencontre, dont les fabricant·e·s font preuve, permettent de dépasser mes premières résistances exprimées face aux dispositifs flottants, et alimentent mon hypothèse d'une rencontre entre éducation populaire et recherche dans cet espace. Ce premier invariant posé par Alexia Morvan me semble effectivement invariablement présent aux Fabriques, venant travailler les malaises et les inconforts d'une manière qui m'était inconnue. Dans le premier programme du séminaire national auquel je m'intéresserai, il est annoncé une pause « déjeuner » assez particulière :

« 12h-14h, (...) **Pique-nique en commun dans la salle**. Nous partageons plats et boissons (...). Pendant le temps du repas, Catherine Contour³³ propose une **Table à café** (Une (dis)position où poursuivre mon exploration des notions d'accueil, d'ouverture, d'accompagnement et de terminaison, en profitant de circulations et d'échanges aux saveurs variées. Je demanderais alors à chacun d'ajouter, dans son sac de pique-nique, un bol à me confier pour la journée...). Nous prévoyons aussi pendant le temps du repas d'organiser **un espace « documentation, bibliothèque, lecture »**. Qui aurait envie de le concevoir et de l'expérimenter ? »³⁴

Je suis intriguée mais oublie ma tasse préférée à la maison ce matin-là. Catherine Contour ne fera pas d'apparition particulière. Les fois suivantes la pause déjeuner sera annoncée de manière plus classique : pique-nique de type « auberge espagnole » et encouragement à apporter ses couverts par amitié pour la planète. Le dispositif « table à café » sur place ne me paraîtra en rien différent de toutes les tables à café installées dans les salles de travail. Espace de rencontre informelle caractéristique, où il est souvent difficile de dépasser les banalités autour du café plus ou moins fort, chaud, prêt, les « je vous sers ? » et les sourires polis. Ces temps informels me semblent d'abord favoriser ceux qui se connaissent déjà, se reconnaissent, échangent les nouvelles depuis la dernière fois. Les nouvelles venues se faufilent du fromage, au pain et de la part de gâteau au café de manière plus ou moins discrète, souriant, cherchant une conversation dans laquelle s'introduire discrètement.

Il y a néanmoins le caddie à roulette de Martine Bodineau qui apparaît comme un dispositif en soi. Celui qu'elle amène le matin et qu'en attendant que commence « les choses sérieuses », chacun s'affaire à débarrasser, installer bouilloire et cafetière, disposer les nappes... en vérifiant régulièrement auprès de Martine si les habitudes sont respectées. Ce caddie dans lequel tout est rangé le soir avec celles et ceux qui peuvent rester un peu et que quelques volontaires proposent de ramener au domicile de Martine Bodineau. Un petit quart d'heure de marche retient un peu la fin de la journée

33 <http://www.maisoncontour.org/> (Consulté le 3.04.2019)

34 Extrait du programme du séminaire national du 31 janvier 2015 : <http://www.fabriquesdesociologie.net/seminaire-du-31-janvier-2015/> (Consulté le 3.04.2019)

et se termine parfois dans un troquet de Saint-Denis pour un rapide bilan de la journée. Il y a là une manière de faire ensemble, une possibilité de se rendre utile qui incite à prendre sa place. À la lecture des *Chroniques des Fabriques* écrites par Martine Bodineau, je découvrirai qu'aux prémices de ces rencontres régulières, une grande importance est donnée au « ton du séminaire », grâce à une ambiance « comme à la maison »³⁵. Le souci d'un accueil chaleureux valorisera tout particulièrement la dimension humaine de ces « séminaires » et leurs aspects décalés par rapport à l'université.

C'est aussi ce qui me paraîtra tout particulièrement fort dans la rencontre organisée sur trois jours à Montigny-Lencoup³⁶. Faire la cuisine, mettre la table, faire la vaisselle, et toutes ses tâches quotidiennes dont l'université est débarrassée, ouvrent des temps de rencontre différents de la prise de parole formelle ou informelle de l'atelier/conférence ou de la table à café. Si ces moments n'abolissent pas complètement les rapports de pouvoir inhérent à tout collectif, l'activité partagée participe d'une certaine reconfiguration de ces rapports. Elle appelle d'autres compétences que celles habituellement valorisées dans le milieu universitaire et pose une égalité en tout point différente de celle qui peut être déclarée en début d'un temps de travail par un·e professeur·e qui espère voir ces étudiant·e·s se détendre et prendre la parole quand bon leur semble.

Entrée dans le milieu de l'éducation populaire par l'association Concordia³⁷ et l'animation de chantiers internationaux de jeunes bénévoles, faire ensemble les gestes vitaux et simples du quotidiens m'apparaît comme un dispositif pédagogique en soi. Prétexte d'autant plus intéressant quand il fait irruption dans l'institution universitaire, là où ces gestes sont tus au profit de gestes intellectuels beaucoup plus valorisés et pourtant concrètement beaucoup moins visibles.

Tentatives poïelitiques indisciplinées ?

Le terme de poïelitique est emprunté à Bernard Lubat, musicien initiateur des *Hestejadas de las arts*³⁸. Fabien Granjon et Julie Denouël, chercheur·e·s adopté·e·s par le terrain de la jazzcogne³⁹ explorent le terme sous toutes ses coutures : politique et poésiaque, et faisant l'hypothèse (peu risquée mais passionnante) qu'il y a de la recherche et donc production de savoirs dans les plis de la couture.

35 Martine Bodineau, *Chroniques des Fabriques*, op. cit., p.18.

36 En mai 2015 - traces à explorer p. 25 du Carnet de thèse – Annexe.

37 <https://www.concordia.fr/> (Consulté le 3.04.2019)

38 Fêtes des arts en gascon, festival de musique et tout plein d'autres choses, organisé par la Compagnie Lubat à Uzeste (Gironde) : <http://www.uzeste.org> (Consulté le 3.04.2019)

39 La Gascogne ré-appropriée par le jazz.

« Le *poiélitique* est une catégorie « indigène », devenue courante pour désigner, à Uzeste, ce qui se crée (...). Elle fusionne différents signifiants : le *poièn-faire*, la *poièse-créativité*, la *poïesis-art* et la *polis-politique*, lesquels résonnent fortement avec les principes glissantiers d'une philosophie de la Relation (...). Ce dont le *poiélitique* rend compte relève d'une mise en jonction d'activités critiques fondamentales qui, généralement disjointes et souvent réservées à des espaces sociaux spécifiques, qui sont, à Uzeste, travaillées « *de concert* » (...). En émergent des *configurations* critiques inédites ouvrant des possibles pour l'individu qui, sous certaines conditions, voit ses espaces de pensée (intellect), de sensibilité (affect) et d'action infléchis et densifiés (...) »⁴⁰

J'y associe l'indiscipline, notion plus employées au sein des Fabriques, que nous devons à Myriam Suchet et qui désigne par là un dépassement des inter- et trans-disciplinarités, une manière de se jouer des bords, des frontières ou des lisières sans chercher absolument à les effacer. Au contraire, l'idée est plutôt de faire apparaître les parois du bocal si transparentes pour en mieux cerner les contours et ce qu'ils nous disent du dedans et du dehors⁴¹. C'est peut-être tout à fait pléonasm(h)ique que d'associer le *poiélitique* à l'indiscipline, mais je prends le risque et reporte ces termes sur l'expérience des Fabriques, afin de rendre compte de la complexité créative du « comment » des Fabriques.

À Uzeste, comme aux Fabriques, c'est-à-dire dans un champ du sud Gironde en été et dans une sombre salle en bord du périphérique de l'université Paris 8 – Vincennes – Saint-Denis, la poésie est déclamée de manière assez soudaine, les jeux de mots sont monnaie courante, les détournements la règle. La rencontre une fois de plus entre travailleuses sociales, artistes, chercheuses et militants ouvrent des modes de communication et production indéniablement décalés de l'*ordre* universitaire. Pascal Nicolas-Le Strat parle de recherche de « plein vent » pour évoquer la manière dont le chercheur est bien plus souvent pris par le terrain que le contraire. Martine Bodineau parle plutôt d'« investigation buissonnière » afin de qualifier l'entrelacement permanent entre le quotidien et les supposés « moments » de la recherche. Reconnaître la manière dont le terrain déborde totalement les espaces circonscrits du dispositif de recherche, dont il nous affecte, nous déplace, appelle une certaine indiscipline. Il y a là comme un rapport de nécessité qui se crée et peut éventuellement produire une forme *poiélitique*.

« J'ai appris, durant mon parcours de recherche, à exercer cette « forme de regard » à tout moment, y compris dans les instants les plus anodins de la vie quotidienne. Cette pratique constitue une forme d'investigation « buissonnière », selon le terme que j'ai adopté au moment de la rédaction du projet des *Fabriques de sociologie*. »⁴²

40 Fabien Granjon, « Du *poiélitique* et du populaire : une critique créolisée », in Julie Denouël et Fabien Granjon (dir.) *Politiques de la culture 1, Créolisation – Lieux-communs*, Brochure d'anniversaire 40^e Hestejadas de las arts – août 2017, édité par Benjamin Roux – Kerfad, p. 18-19.

41 Myriam Suchet, *Indiscipline !*, op. cit., p. 18-19.

42 Martine Bodineau, *Chroniques des Fabriques*, op. cit., p.57.

Ces modalités de pensées et d'actions collectives ne sont pas sans créer des résistances. Assis par terre en rond, nous écoutons Pascal Nicolas-Le Strat parler de « bande *versus* collectif » avec la consigne de cartographier son propos. Les unes dessinent, les autres notent, d'autres flottent. Les rendus sont riches d'idées déformées, réappropriées... quelques pirouettes viennent prolonger les propos du conférencier⁴³. Alors que les jeux de mot se déchaînent, les résistances montent, certain·e·s partent en balades, d'autres croisent les bras, quelques un·e·s osent un « je n'y comprends rien ! ».

- « Est-ce qu'on peut poser des questions aux Fabriques ?
- Oui, mais le risque à prendre est de ne jamais recevoir de réponse ! »⁴⁴

Alors nous nous interrogeons sur nos capacités d'autodérision, sur ce qui permet d'atteindre un certain lâcher-prise. Et effectivement, ici et là, je me prends au jeu, je me laisse faire, et alors je me sens plus à même de cerner l'intérieur et l'extérieur de mes limites. J'analyse mes propres résistances et c'est, me semble-t-il, ce qui permet d'entendre celles des autres, de reconnaître l'altérité à laquelle il ne s'agit pas d'imposer son langage et ses manières mais d'avancer ainsi de résistance en lâcher-prises.

Je suis à l'aise dans les moments où je peux me comporter comme on me l'a appris. J'ai appris à écouter sagement et rester discrète, à penser avec des signifiants lus chez ceux qui savent expliquer le monde sans *sensibleries*, des signifiants peu présents en poésie. Ils résistent au détournement, à la ré-interprétation, parce qu'ils cherchent à dire ce qui est, de manière générale, mais tout à fait précisément. Ce qui est de l'ordre de ce qui nous structure tous et toutes, de manière différente et avec une large palette de nuances, mais qui fait *loi*. Je résiste à ce qui me paraît un mode de jeu perpétuel et par conséquent *perché*, au sens premier du terme, c'est-à-dire accroché en hauteur, au-dessus de ce qui se passe, comme un petit animal rusé qui suit ses intuitions en se moquant un peu du sombre monde d'en bas ! Je résiste là, parce qu'au-delà de ce que je peux défendre sur l'idée de prendre en compte les entrées sensibles dans nos modes de pensées, je théorise le sensible, le met en boîte comme il m'a été enseigné depuis bientôt dix ans que je suis à l'université.

« Entre *art* et *sciences humaines et sociales* se coïncident des *malaises*, des *déséquilibres*. Comment trouver *nos zones de dérangements* et puis... *nos zones de reprises* ? Ne pas éviter les *moments de résistances*. *Pourquoi on ne parle pas de nos dérangements* ? Parce qu'on se dit toujours *plus tard* ? Parce que ce n'est pas le *moment* ? Parce que *nous ne sommes pas à notre place* ? *Qui fabrique les fabriques* ? Quel *rapport de nécessité* nous en avons ? *Silence – vertige ... superposition d'implicite*. On se demande alors s'il faut *éclaircir* (ou pas). »⁴⁵

43 Dessins et cartographies disponibles p. 25 du Carnet de thèse – Annexe.

44 Extrait de ma prise de note lors du séminaire en résidence de mai 2015 à Montigny-Lencoup – p. 25 du Carnet de thèse – Annexe.

45 Extrait de ma prise de notes retravaillées du 3/02/2018 – en italique les mots des participant·e·s, cf. p. 38 du Carnet de thèse – Annexe.

C'est sans doute cette modalité particulière de rencontre et de fabrication collective qui semble moins au travail lorsque les participant·e·s ne sont plus que des thésard·e·s, même si parmi ceux-là existent déjà une grande diversité d'approche et de sujet. Ces quelques lignes racontent des bouts volontairement rapiécés du séminaire en résidence de mai 2015 à Montigny-Lencoup. Plusieurs moments de ce séminaire me semble avoir mis en exergue le « comment » ça fabrique aux Fabriques, mais ces phénomènes de résistance et lâcher-prises sont observables régulièrement lors des séminaires des Fabriques.

Par ailleurs, ce jeu permanent avec les bordures des disciplines universitaires, artistiques et militantes, apparaît comme une tentative d'alliance entre utopie et expérimentation. Une tentative indisciplinée, résistante à l'élaboration programmatique, propose des reconfigurations à partir de l'imagination construite au présent. L'idée n'est pas de faire advenir ce monde dans un futur plus ou moins proche, mais d'en expérimenter les prémisses dans le moment. C'est aussi, selon moi, une manière d'expérimenter l'autogestion. En opérant des transgressions entre des terrains généralement distincts, les dispositifs de réflexion collective bricolés aux Fabriques de sociologie nous oblige à prendre part et donc apprendre et travailler ensemble en construisant les conditions d'une égalité entre tous et toutes.

Enfin, il semblerait intéressant d'interroger ce « comment » des Fabriques de Sociologie au regard de questions épistémologiques. Est-ce que cet aller-retour entre résistance et lâcher-prises provoqué par les rencontres ou le frottement entre des terrains disjoints permet des déplacements épistémologiques ? La reconnaissance de savoirs hybrides et indisciplinés par l'institution universitaire ? Est-ce qu'ils viennent mettre à mal les méthodologies dominantes et leurs *objets*, et ouvrent la possibilité de travailler avec des *sujets* ?

« Très bien, votre appréciation positive me libère de mes hésitations. Je constate à quel point il est difficile de s'affranchir des critères dominants. Revendiquer la légitimité. Voilà un point à retenir pour nos débats futurs, et un exemple d'analyse du travail « en train de se faire ». »⁴⁶

Lors du dernier séminaire, quelques doctorant·e·s mentionnent ce soulagement surpris de découvrir, à leur rencontre avec les Fabriques de sociologie, qu'il est possible de faire autrement, que l'incertitude de la recherche est bien plus valorisée que l'idée de fabriquer de la « science ». Il me semble qu'il y a encore du chemin à parcourir pour que des épistémologies minoritaires, cherchant à produire des savoirs à partir de situations impliquées et implicantes et assumant leur dimension

46 Extrait d'un mail de Martine Bodineau à Pascal Nicolas-Le Strat, cité par Martine Bodineau, *Chroniques des Fabriques*, *op. cit.*, p. 12.

sensible et politique, soient reconnues à l'université. Néanmoins, la possibilité pour des apprenti·e·s-chercheur·e·s d'exposer leurs bricolages en recherche, la dimension tâtonnante, émotive et absolument *ordinaire* de leur démarche permet de continuer de faire exister ces pratiques. Loin des protocoles permettant l'exacte reproduction du savoir, le collectif des Fabriques de sociologie vient réaffirmer le sérieux et la pertinence de pratiques de recherche résolument inscrite dans le quotidien et donc absolument non-reproductibles. Ces pratiques si elles ne dérangent pas l'institution universitaire, tentent d'en interroger les habitudes et les failles et viennent mettre en question ce qui fait science et les enjeux de pouvoir qui s'y dissimule.

c. Que peut l'interstice ?

« Que peut un interstice est une inconnue, (...). La question de savoir de quoi est capable un matériau lorsqu'une tension lui est appliquée – récupérer, ensuite, sa forme originale, rester plié, rompre – dépend des interstices, mais aucun interstice n'a en soi-même, le pouvoir de causer quoi que ce soit. L'interstice ne donne en effet pas de réponse, mais suscite de nouvelles questions. »⁴⁷

La question de savoir ce que peut l'interstice produit par les Fabriques de sociologie au sein de l'université, est aussi posée là pour susciter de nouvelles questions plus que dans l'attente d'une réponse. Comme le soulignent Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, la force de l'interstice réside surtout dans sa capacité à échapper à cette question de ce qu'il peut ou pourrait et donc à son institutionnalisation. Sa position d'entre-deux est délicate, mais elle fait sa force. D'une part, il échappe aux risques de récupération par l'institution dont il produit la critique depuis l'intérieur. D'autre part, il échappe à ceux d'être investi d'un trop grand espoir qui viendrait refermer les possibilités de décalages et de questionnements en rendant l'interstice otage de ce rôle de sauveur qui n'est plus remis en question. Il s'agit alors pour cultiver l'interstice, de tenter de maintenir vive sa force instituante au-delà des processus d'institutionnalisation inévitables dont l'envie de se protéger ferait de nous des « puristes » refusant d'avance d'entrer dans quelques rapports de force que ce soit.

L'hypothèse que les fabriques de sociologie se présentent comme un espace interstitiel à l'université amène différentes questions. J'ai déjà un peu évoqué la manière dont elles « desserrent » les contraintes de l'institution universitaire. L'attention portée à l'écosystème du groupe affaiblit les rapports de domination à l'œuvre entre professeur·e·s et étudiant·e·s, mais aussi entre les différents types de savoirs, en permettant différentes modalités de dialogues entre les disciplines et les approches artistiques, politiques et scientifiques et en encourageant l'expérimentation. Ce qui me

47 Philippe Pignarre & Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*. éd. La Découverte, Paris, 2007, p. 149.

permet de voir là, une formation mutuelle à la recherche et de penser qu'il y a rencontre avec les démarches d'éducation populaire. Il me semble, par ailleurs intéressant, d'explorer les fabriques au regard des processus d'institutionnalisation qui les traversent. Quelle position tente de tenir cet interstice dans le maintien ou le dérangement de l'ordre universitaire ? Comment se protège-t-elle des effets de récupération ? Comment défend-t-elle l'idée qu'une autre université puisse exister, en se gardant bien de la définir d'avance ?

Interstices et visée d'émancipation

C'est aussi, selon moi, les questions qu'amènent une pensée du point de vue de l'éducation populaire *politique*, dans la mesure où celle-ci assume une visée d'émancipation. Comme développée dans les chapitres précédents⁴⁸, il me semble important de rappeler que parler d'émancipation en faisant l'économie d'une étude approfondie des conditions matérielles de la domination, c'est nier la dimension nécessairement collective de l'émancipation. Sans une volonté d'abolir les conditions de la domination, il ne peut y avoir que des émancipations individuelles, situées et partielles, voire qui prennent appui sur l'exploitation de l'autre. Dans l'idée d'analyser et de poser les conditions dans lesquels, il y a rencontres entre éducation populaire et recherche, il me semble donc pertinent d'étudier les Fabriques de sociologie au regard de la relation que nous y entretenons avec les questions d'émancipation, ne serait-ce qu'au sein de l'université. L'interstice, s'il permet d'abolir momentanément et spatialement les conditions de la domination, travaille-t-il dans le sens d'une abolition générale de ces conditions ? Le peut-il ? Est-il souhaitable de l'investir d'un tel travail ? Plus concrètement : comment continuer à faire exister nos pratiques de recherche sans se préoccuper du détricotage du service public de l'enseignement supérieur ? Comme aborder dans les chapitres plus généraux sur l'université⁴⁹, il me semble qu'il est vite fait d'envisager « petitement » nos métiers et nos rôles d'universitaires, en se contentant de financement sur projet ici et là et en allant puiser de l'énergie dans des interstices comme celui qu'ouvre les Fabriques de sociologie, pour mieux supporter le reste.

Plusieurs discussions récentes ont fait émerger ces questions de l'existence de nos pratiques de recherche dans un environnement de plus en plus hostiles. Alors que la loi dite « pour l'orientation et la réussite des étudiants » se met en place à peine votée, que les projets de fusion et de restructuration des services universitaires suscitent déjà des résistances⁵⁰, nous sommes quelques-

48 Cf. Partie 1 – Chap. 2, point 4. « L'émancipation comme visée – la recherche comme moyen »

49 Cf. Partie 2 – Chap. 1 et 2 « L'institution aux trousseaux » et « L'université entre prestige et délabrement »

50 Restructuration des bibliothèques de composantes sur le campus de Saint-Martin d'Hères (Grenoble) : <https://www.placegrenet.fr/2018/01/18/etudiants-de-luga-veulent-debat-public-lavenir-bibliotheques-de-composantes/172097> (Consulté le 3.04.2019) ; projet de fusion de l'université Jean Jaurès – Le Mirail avec deux écoles d'ingénieurs (Toulouse) : <http://www.lemonde.fr/campus/article/2018/02/15/a-l-universite-toulouse-jean->

unes à se demander des nouvelles de ce qui se met en place, en réaction, dans nos différentes universités. Nous partageons une certaine impression de « démission intellectuelle, pédagogique et politique » et déplorons « ce moment de la politique (de gestion) universitaire où celle-ci n'est plus interrogée quant à son rôle dans les évolutions politiques, culturelles, anthropologiques et dans la transformation des imaginaires et des usages »⁵¹. À partir de ce constat qui n'est pas rediscuté, ni mis en question, il y a celle ou celui qui pense qu'il vaut mieux abandonner l'université. Il y a celle ou celui qui se tient au courant, assiste aux assemblées générales et différents événements qui prennent formes dans leur université. Celle ou celui qui se protège et se coupe en espérant rester concentré·e sur l'écriture de sa thèse et la préparation de ses cours.

Il ne s'agit pas du tout de classer les réactions en fonction d'une prétendue cohérence, efficacité, courage ou je ne sais trop quelles valeurs qui sont censées nous porter dans un élan collectif vers un sauvetage de l'humanité. À chacun·e de prendre ses responsabilités face à ce que chacun·e estime nécessaire au regard des conditions circonstanciées dans lesquels nous nous trouvons. Néanmoins, il me semble intéressant de s'arrêter un moment sur la remarque d'un·e des participant·e·s qui, à la discussion sur ce que vont induire ces réformes, préfère poser l'importance des Fabriques de sociologie comme espaces alternatifs « en dehors ou à cheval (...). De lieux où l'on puisse se conformer, produire de l'analyse, échanger, *etc.* si la fac devient trop étouffante... Et [permet], en même temps, de ne pas abandonner le lieu ? »⁵² Effectivement, il apparaît plus stimulant de parler et travailler ces espaces que nous arrivons à nous aménager pour produire une recherche qui nous ressemble que de faire le point sur les bouts d'université abandonnés aux logiques managériales et productivistes. Je ne peux m'empêcher pour autant de me demander comment continuer de faire exister ces interstices que représentent les Fabriques de sociologie dans une université changée en entreprise.

Je réagis d'abord vivement par mail, partiellement indignée que ne soient pas pris au sérieux les enjeux de la mise en place d'une sélection à l'université. L'idée que des interstices puissent répondre ou résoudre ces questions me paraît naïf, voire malhonnête. Une bonne excuse pour un certain nombre d'entre nous qui n'assumons pas de faire le choix – explicitement auto-qualifié d'égoïste par un·e des participant·e·s de la conversation mail –, de se concentrer sur l'avancement de nos travaux.

« Que, pris dans nos thèses et nos cours, *etc.*, nous n'ayons pas la possibilité de nous mobiliser c'est une chose. Que nous ne prenions pas au sérieux les enjeux d'une telle

[jaures-deux-mois-de-mobilisation-contre-la-fusion_5257641_4401467.html](#) (Consulté le 3.04.2019)

51 Extraits du mail d'un·e des membres impliquée·e·s des Fabriques, reçu le 25 janvier 2018 et qui suscite un échange d'une dizaine de mails entre cinq personnes de la liste qui compte douze destinataires.

52 Extrait de mail, reçu le 29 janvier 2018.

réforme en est une autre ! Certes, cette réforme va rendre la fac plus étouffante, plus bureaucratique et tout ce que vous voulez... mais ce n'était déjà pas un lieu très confortable !

Par contre, la sélection à l'université, ça veut dire qu'un certain nombre d'entre nous ne serait pas entré·e·s à la fac si cette réforme avait existé... alors comme nous, on est passé, tant pis pour les autres ? Comme ce n'est pas un lieu très confortable, maintenant qu'on va avoir une thèse... on peut dire aux autres : « franchement la fac c'est l'horreur, n'y allez pas ! Trouvez d'autres lieux, des interstices, des failles et des brèches, vous verrez c'est fantastique ! Oui, bon pour le diplôme... tu sais, boh, pour ce que ça vaut ! » (Ce qui est faux... je vous assure qu'il vaut encore mieux avoir une thèse qu'un CAP sur le marché du travail)

Alors oui, cette histoire d'attendus n'est pas encore tout à fait de la sélection, ça représente un boulot monstre pour les universitaires que de sélectionner donc... il n'est pas sûr que ce soit vraiment fait... *etc.* mais *in fine*, l'article⁵³ envoyé par I. le pose assez bien je trouve, c'est un cheval de Troie, et quand le gouvernement voudra vraiment mettre en place de la sélection (avec les bonnes notes à avoir dans certaines matières au lycée pour pouvoir entrer dans telle ou telle fac)... et bien ce sera trop tard ! »⁵⁴

La mobilisation des universitaires apparaissant relativement rare comme j'ai pu le développer dans la partie « L'université entre prestige et délabrement »⁵⁵. En ce qui concerne les événements récents, que ce soit à l'occasion du nouvel arrêté sur la formation doctorale⁵⁶ ou lors de la circulation d'une note de cadrage budgétaire annonçant une réduction de la masse salariale⁵⁷, le silence se fait retentissant parmi la majorité des titulaires de Paris 8 – Vincennes – Saint-Denis. Difficile dans ce cadre de savoir si les titulaires sont convaincus du bien-fondé de ces choix politiques ou compte parmi les *optimistes*. Les optimistes, tels que je tente de les décrire rapidement dans le point « Réagir »⁵⁸, sont celles et ceux qui pensent qu'il est tout à fait possible de mettre en place ces nouvelles réglementations à leurs manières.

Optimisme ou art du détournement

Je crois lire une forme de position *optimiste* dans cette réaction décrite plus haut et que je mets ici en exergue, parce qu'elle me semble parlante, sans pour autant être généralisable. À partir de cette position, deux interrogations se posent. Les deux questionnent la dimension politique de l'interstice.

La première de savoir s'il est réellement question d'optimisme ou si c'est une manière de ne pas se mettre en danger, voire de conserver ses privilèges, là où le rapport de nécessité à une réelle

53 <https://www.revolutionpermanente.fr/Selection-a-l-universite-ce-qu-il-faut-attendre-exactement-du-plan-etudiant> (Consulté le 3.04.2019)

54 Extrait de mon mail en(à) réaction envoyé le 29 janvier 2018.

55 Cf. notamment point 3 : « Réagir »

56 Pris en mai 2016, ce nouvel arrêté impose notamment la mise en place de comité de suivi et modifie les prérogatives du/de la directeur/trice de thèse. La formation doctorale a effectivement besoin d'être repensée, mais ce nouvel arrêté va clairement dans le sens d'une standardisation des parcours de thèse et pose des conditions d'encadrement difficilement tenables pour les professeur·e·s déjà débordé·e·s.

57 « Note de cadrage budgétaire » 24 octobre 2017, envoyé à tou·e·s les titulaires de l'université par la présidence.

58 Partie 2 – Chap. 2, point 3.

transformation de l'institution n'est pas encore assez important. L'interstice apparaît alors comme un espace de revitalisation individuelle, l'occasion pour chacun·e·s de mieux respirer de temps à autre à l'université afin de mieux supporter l'institution sans pour autant prendre de risque. David Vercauteren rappelle, à ce propos, qu'« On peut très bien avoir un intérêt, même objectif, à vouloir transformer ou renverser une structure de pouvoir et désirer dans le même temps maintenir ou même acquérir ce même pouvoir. »⁵⁹ Il y a effectivement une forme de prestige à être reconnu·e par l'institution universitaire et de plus en plus, des enjeux de carrière ont tendance à maintenir chacun·e bien à sa place. L'idée, ici, n'est pas de blâmer celles et ceux qui feraient passer leur carrière avant la défense de leurs idées, il s'agit néanmoins de relever honnêtement les différentes logiques qui traversent les universitaires et font système en tenant les choses dans l'ordre.

La seconde concerne plutôt « leurs manières ». Quel art du détournement se pratique-là ? Est-ce que l'interstice permet d'échanger et d'affiner nos tactiques de résistances ? Comment collectiviser ses tactiques afin d'élaborer des stratégies ? Aujourd'hui, c'est-à-dire quelques mois après l'envoi de ce mail, cette seconde interrogation me semble plus intéressante à creuser. Pascal Nicolas-Le Strat emploie le terme d'interstice pour qualifier des espaces urbains qui échappent et résistent à une fabrication de la ville par des logiques de gestions de flux humains et matériels. Dans ces interstices se déploient d'autres logiques de fabrication que Louis Staritzky qualifierait de « par le bas »⁶⁰ et que je pourrais qualifier de « populaire » dans la mesure où la démarche est autoproduite par et pour les personnes faisant vivre ces interstices, voire d'éducation populaire si l'on considère les apprentissages mutuels engendrés par ces démarches. En ceci, les Fabriques de sociologie offrent bien un espace où se développent des tactiques de réponses aux appels à projet de recherche, de valorisation de CV universitaire, de réseaux professionnels en complicité qui pourront être de précieux/ses allié·e·s pour constituer un jury de thèse par exemple. En elles-mêmes, ces tactiques ne me semblent pas différer de celles développées dans des séminaires doctoraux plus classiques. Là où les Fabriques font différences, c'est, je crois, dans l'expérimentation d'autres processus de fabrication des savoirs que ceux méthodologiquement reconnus comme « scientifiques ».

« Les interstices représentent ce qui résiste encore dans les métropoles, ce qui résiste aux emprises normatives et réglementaires, ce qui résiste à l'homogénéisation et à l'appropriation. (...) Du fait de leur statut provisoire et incertain, les interstices laissent deviner ou entrevoir un autre processus de fabrication de la ville, ouvert et collaboratif, réactif et transversal. »⁶¹

59 David Vercauteren, *Micropolitique des groupes*, op. cit., p. 113.

60 Louis Staritzky, « Le Droit à la Ville : Une expérience urbaine par le bas », revue *Agencements* n°1, éd. du Commun, Rennes, mai 2018.

61 Pascal Nicolas-Le Strat, « Multiplicité interstitielle » in : *Expérimentations politiques*, éd. Fulenn, 2007, p. 17.

Or, d'une part, si les logiques institutionnelles de réseau, de financement et de construction de la carrière ne sont en rien différentes de celles d'autres séminaires, en quoi les fabriques de sociologie font résistances aux « emprises normatives et réglementaires » ? Emprises qui risquent de devenir de plus en plus puissantes en vue de l'université qui se profile au fur et à mesure des réformes.

Vers une épistémopolitique ?

En quoi, à partir de ces processus expérimentaux de fabrication des savoirs, l'interstice des Fabriques de sociologie pourrait se présenter comme un espace d'élaboration stratégique d'une autre politique des savoirs, de ce que Pascal Nicolas-Le Strat appelle une « épistémopolitique » ? Réfléchir en termes d'épistémopolitique amène la question de savoir : « dans quelle politique du savoir s'engage la science sociale dès lors qu'elle assume sa contribution au commun ? »⁶² Assumer que les questions épistémologiques et donc les chercheur·e·s ont un rôle à jouer dans la production d'un mode d'organisation sociale où ce qui nous concerne tous et toutes, est élaboré, débattu et remis en question par tous et toutes, demande à construire des conditions d'exercice cohérentes.

Ces conditions passent par des choix en termes de méthodologie, Jean-Louis Le Grand et Gaston Pineau parlent « d'option épistémopolitique » quant au choix de reconnaître les histoires de vie comme l'expression de savoirs valides. C'est d'abord une question d'épistémologie dans la mesure où une démarche non strictement scientifique est reconnue comme productrice de savoirs fiables. C'est ensuite une question politique par la façon dont l'élaboration d'un discours sur son histoire de vie représente une forme de prise de pouvoir. Raconter sa vie consiste à produire une expression au moins aussi puissante que les paroles savantes qui tentent d'expliquer la vie des autres.

« Reconnaître non seulement leur droit à l'expression mais aussi la validité de cette expression est une option épistémopolitique. C'est reconnaître que la lutte pour la vie développe chez ces acteurs peut-être autant de pouvoir et de savoir-vivre valide, même insu et en contrebande, que les essais de gestion de ces mêmes vies par des dispositifs institués externes. »⁶³

Ces conditions se construisent par ailleurs dans une certaine relation au « terrain » et ses sujets, à ce qui fait « l'extérieur » de l'université et se réfléchissent en termes de posture à adopter. Il me semble que c'est ce que développe Pascal Nicolas-Le Strat autour du « mot-image » : « recherche de plein vent »⁶⁴ et dans les différentes orientations qu'il pose dans son texte « Pratiquer la recherche « en réciprocité » »⁶⁵. Il y développe la manière dont il s'agit de sortir la production de savoir de cadres préétablis comme condition d'une recherche qui travaille et mette au travail les communs.

62 Pascal Nicolas-Le Strat, « Vers une épistémopolitique du commun. », *Le travail du commun*, éd. du Commun, Rennes, 2016, p. 247.

63 Jean-Louis Le Grand & Gaston Pineau, « Vivre », *Les histoires de vie*, « Que sais-je ? », PUF, Paris, 2013, p. 66.

64 Pascal Nicolas-Le Strat, « Vers une épistémopolitique du commun. », *op. cit.*, p. 252.

65 Pascal Nicolas-Le Strat, « Une recherche conduite "en réciprocité". Quelques orientations épistémopolitiques », <http://www.le-commun.fr/index.php?page=pratiquer-la-recherche-en-reciprocite-quelques-orientations-epistemopolitiques> (Consulté le 3.04.2019), mis en ligne le 10 décembre 2017.

Ces différentes voix pour élaborer les conditions d'une pratique de la recherche assumant sa dimension politique me semblent particulièrement tournées vers l'en-dehors de l'université et les relations entretenues à « l'autre », celui qui n'est pas chercheur·e·s ou pas officiellement habilité·e·s à l'être. Une des propositions de Pascal Nicolas-Le Strat évoque l'intérieur de l'université et la relation à ses pairs en abordant la nature profondément collective de la production de savoirs à travers l'emprunt à sa communauté de référence présente et historique. Or, il me semble qu'au-delà de ce qui est propre au travail de la recherche (lectures, terrain, écriture, échanges avec les pairs...), le « réel de l'activité » comprend un ensemble de tâches lié à l'inscription dans l'institution universitaire, tel que l'enseignement, l'organisation du laboratoire, les appels à projet, *etc.*

« De mon point de vue, l'apport des Fabriques pourrait se jouer à deux ou trois endroits :

- une interface avec la recherche instituée. (...)
- un réengagement politique des sciences sociales (une épistémopolitique) mais pas sur un mode "déclaratif" ou avant-gardiste (une nouvelle sociologie critique) mais à partir des pratiques et des expériences. L'apport central des Fabriques est bien sur ce terrain d'une science sociale qui doit absolument se réinventer.
- un espace de socialisation des expériences de recherches collaboratives, des pratiques hybrides, des pratiques autodidactes de la recherche, des indisciplines... »⁶⁶

N'est-il pas nécessaire pour « réengager » politiquement les sciences sociales de considérer aussi son inscription au sein de l'institution université ? Réengager la recherche, en tant que chercheur·e·s impliqué·e·s à partir de ce qui nous concerne en tant que citoyen·ne·s, habitant·e·s d'un quartier, usagèr·e·s d'un service... est une chose. Celle de réengager la recherche en tant que chercheur·e·s à partir de ce qui nous concerne en tant que chercheur·e·s, c'est-à-dire professionnel·le·s de la pensée reconnu·e·s par l'université, en est une autre. Et c'est là que la question de « réagir » aux transformations à l'œuvre actuellement à l'université, l'introduction d'une forme de sélectivité comme l'augmentation des tâches administratives, me paraît indissociable d'une volonté de réengagement des sciences sociales.

Conclusion

« Je maintiens le cap qui est le mien (le nôtre) depuis les quelques dernières années : faire le pari que le "principe université" se réinvente à l'occasion d'expériences comme le collectif-en-devenir, les Fabriques, le Labocoop, Dissonances⁶⁷. Inventer une nouvelle réalité institutionnelle pour les sciences sociales. Son périmètre actuel et sa composition sociale (petite bourgeoisie d'État) nous maintiennent dans l'impasse. Le mouvement actuel va apporter une formidable dynamique ; j'en suis assez convaincu. Et je ne doute pas que les expériences de réinstitution (sur les bases du commun, pour rester dans mon jargon) vont se multiplier.

66 Extrait d'un mail de Pascal Nicolas-Le Strat, reçu le 7/07/2015.

67 Collectifs et associations gravitant autour des Fabriques de sociologie.

Les mouvements actuels⁶⁸ peuvent gagner en force grâce à leur double dynamique : l'ampleur d'une mobilisation (un mouvement social) et l'intensité des expérimentations (une mise en mouvement du social). Et ils n'ont pas besoin d'intellectuel engagé, ou d'intellectuel éclairée ; j'espère que les mobilisations actuelles ne tomberont pas dans cet infantilisme »⁶⁹

Les Fabriques de sociologie et les collectifs amis qui naviguent autour, semblent effectivement expérimenter et, par là même réinventer le « principe université ». Les séminaires ouvrent des espaces ouverts à ce qui n'a d'habitude pas sa place ou une place particulièrement inconfortable à l'université. Tout le monde s'y trouve chercheur·e·s et s'autorise à la mise en question de son monde, de notre société, tout en s'essayant à d'autres manières de faire, comme pour s'entraîner à vivre pour quand nous aurons aboli les manières officielles. L'in-organisation apparente des Fabriques et sa collégialité flottante éprouvent de manière intéressante et concrète l'idée d'un fonctionnement sur le modèle de l'écosystème. Comme une forêt et ses clairières, les Fabriques se reproduisent à partir d'interdépendances complexes entre ses participant·e·s, de systèmes de réciprocité non-symétrique et d'une attention particulière aux mouvements de transformation. Ce collectif que j'appelle ici distendu relâche les contraintes de l'institution et donne à voir un interstice dans toute sa puissance et sa fragilité. Il est relativement insaisissable, il est difficile d'y désigner des « organisateurs/trices », lequel·le·s changent régulièrement et ne se disent jamais vraiment « fabricant·e·s », difficile de comprendre ce qui s'y passe vraiment face aux programmes annoncés, difficile de saisir ce qui tient ces personnes ensemble. Ces différents aspects des Fabriques de sociologie me semblent poser certaines conditions pour une rencontre entre éducation populaire et recherche. La recherche s'y produisant sans programme et à partir de rencontres fortuites et indisciplinées, toute l'attention est portée aux processus d'apprentissage mutuel et de réappropriation à la fois des savoirs en jeu et des outils de production de ces savoirs. Est-ce que cela permettrait la production de savoirs plus conscients et consciencieux de ce monde dans lequel il s'agit de prendre nos responsabilités sur ce que ces savoirs permettent de construire ou d'abîmer ? Est-ce que cela permettrait la production de savoirs moins attachés à être « vrais » et inscrits dans les registres des savoirs institués, et plus attentifs à continuer de poser des questions à nos manières de vivre ?

L'université entre prestige et délabrement, telle que je tente de la cerner dans les parties précédentes, a plus que besoin d'être ré-inventée « sur les bases du commun », comme dirait Pascal Nicolas-Le Strat, et ses interstices y participent. Cependant, la question reste sur le fil de savoir comment ré-inventer une université dont nous sommes obligées de tenir les murs ? Des murs que, par ailleurs, nous aurions préféré avoir le privilège de faire tomber nous-mêmes et ce dans une perspective tout à fait différente que l'intégration de l'université au système marchand mondialisé.

68 Mouvements sociaux contre la Loi Travail, printemps 2016.

69 Extrait d'un mail de Pascal Nicolas-Le Strat adressé au Collectif-en-devenir, le 25/04/2016.

Il me semble que tout interstice doit prendre au sérieux cette question et travailler avec. L'idée n'est pas forcément d'y répondre, mais plutôt de ne surtout pas l'éviter et de faire face aux dérangements qu'elle produit.

Au regard des mouvements sociaux organisés au sein de l'université ces dernières années, ceux de 2016 contre la Loi « travail » ou ceux contre la loi ORE (Orientation Réussite des Étudiants), les Fabriques de sociologie me semblent avoir un rôle important à jouer, ne serait-ce que pour alimenter les espaces d'expérimentation qui s'ouvrent en grand lors des mouvements de blocages et d'occupation. Pour prolonger ce que Pascal Nicolas-Le Strat désigne comme un infantilisme dans son mail, plus que pour contredire, je pense que ce n'est effectivement pas tant les mouvements sociaux qui auraient besoin d'intellectuel·le·s engagé·e·s. C'est bien plutôt les intellectuel·le·s eux-mêmes qui auraient besoin de renouer avec l'engagement. Non pour se poser en chantre de la révolution, mais pour prendre leur part de responsabilité dans la transformation sociale.

Léa LAVAL, 2019